

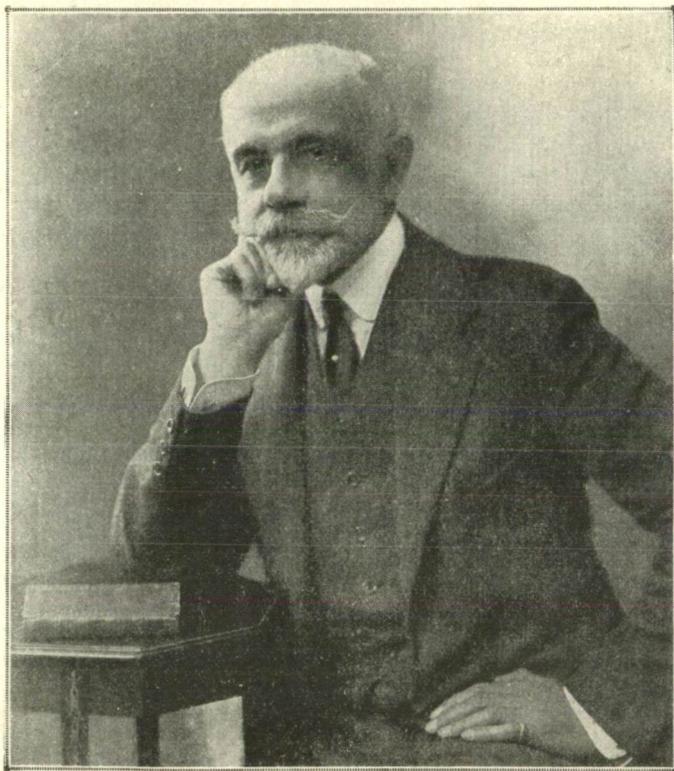
C 8835

Le Respect de l'amour

COMÉDIE EN UN ACTE

par

LIONEL LAROZE



M. LIONEL LAROZE.

Phot. Henri Manuel.



*Le Respect de l'Amour a été représenté pour la première fois le 23 juin 1911,
à la Comédie-Française.*

PHOTOGRAPHIE BERT

Copyright by Lionel Laroze, 1911.

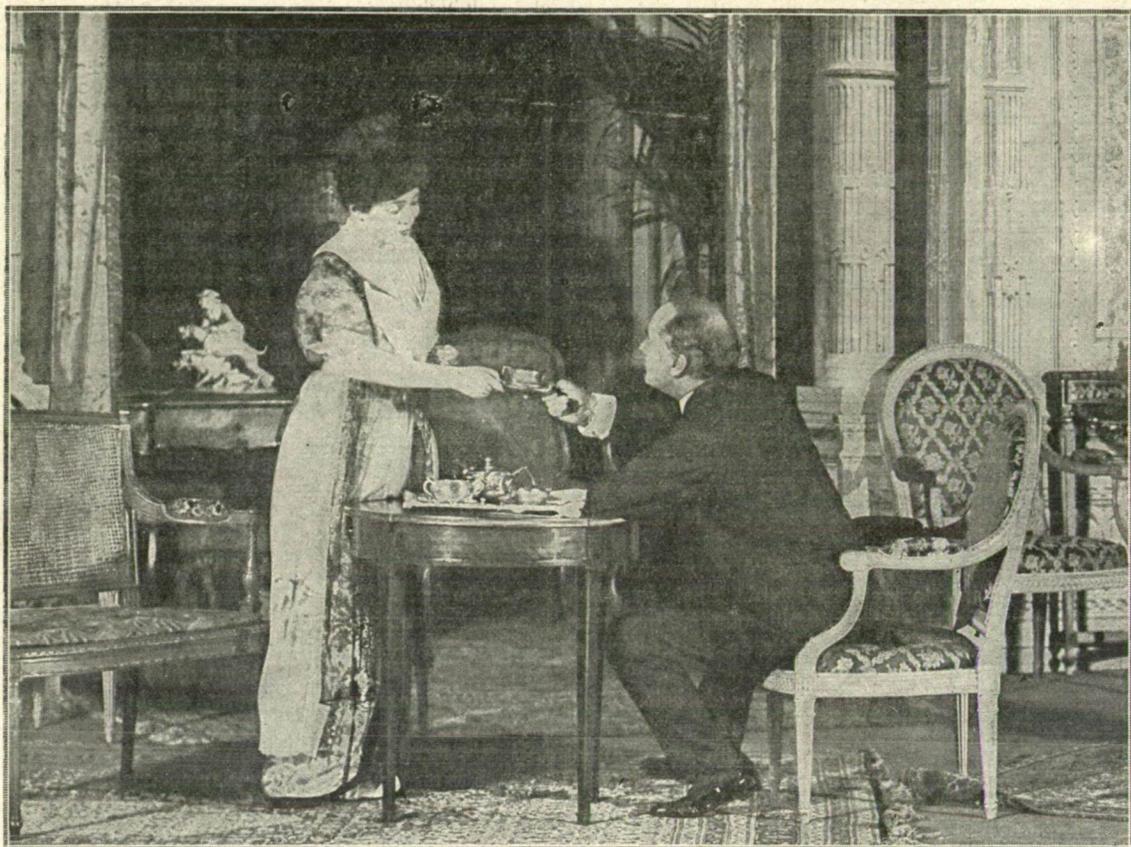
PERSONNAGES

Hubert Delcour, célibataire, 40 ans..... M. LE BARGY.

Andrée, veuve, 30 ans..... M^{lle} MARIE LECONTE.

Un Valet de chambre..... M. CHAIZE.





Andrée « Prenez garde, il est très chaud! »

LE RESPECT DE L'AMOUR

Chez Andrée, à Paris. Boudoir élégant, cinq heures du soir.

ANDRÉE, seule, vêtue d'un tea-gown, assise devant une table, lisant un livre. — Comme c'est vrai! et comme on aime à trouver dans le livre qu'on lit le reflet de sa propre pensée, surtout quand le miroir est de La Bruyère.

Elle copie quelques lignes sur une feuille volante.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur Hubert Dêlcour.

ANDRÉE. — Faites entrer.

Hubert entre, le valet de chambre sort. Andrée met précipitamment le feuillet de papier dans le livre, et va vers Hubert dont elle presse la main longuement. Tous deux sont émus et demeurent silencieux quelques instants.

HUBERT. — Je ne puis dissimuler mon émotion.

ANDRÉE. — A quoi bon la dissimuler? Croyez-vous que je ne la partage pas? Il y a si longtemps!...

HUBERT. — Oui...

ANDRÉE. — Comme c'est mal!... Voilà deux ans bientôt que vous m'avez abandonnée, au moment où, devenue veuve, j'avais le plus besoin de votre tendresse! Après avoir été tout pour vous, j'ai senti soudain que je n'étais plus qu'une étrangère.

L'amour, l'affection, l'amitié peut-être, tout a sombré dans le même naufrage.

HUBERT. — Oui, voilà près de deux ans que je ne vous ai vue, car si je vous ai aperçue deux ou trois fois depuis que nous nous sommes séparés, ce n'est que de loin, dans des rencontres fortuites, au hasard des allées et venues. D'ailleurs vous sortiez peu, et moi je suis resté plus d'un an éloigné de Paris... J'ai voyagé.

ANDRÉE. — Je le savais.

HUBERT. — Ah! vous...

ANDRÉE. — Cela vous étonne? Bien que vivant très retirée depuis... la mort de mon mari, je voyais tout de même quelques personnes, et l'absence prolongée d'un homme en vue, comme vous, ne passe pas inaperçue. On en cause...

HUBERT. — Oui, il faut bien parler de quelqu'un... De quoi causerait-on?... (Un temps.) Alors... c'est bien vrai? Vous vous remariez? (Andrée baisse les yeux.) Et c'est pour m'annoncer cette nouvelle que vous avez rompu un silence aussi long? Cette lettre...

Il sort une lettre de sa poche.

ANDRÉE. — Laissez donc cette lettre. Vous êtes

là, près de moi. Vous vous êtes décidé à venir me voir. Ne me gêtez pas mon plaisir.

HUBERT, qui n'a pas détaché ses yeux de la lettre. — C'est vous qui m'avez écrit cela... vous! (Lisant.) *Mon cher ami, après deux ans de veuvage, je m'étais faite à l'idée de ne pas me remarier, mais je comptais sans les surprises du cœur. J'épouse M. Guérinel. Je ne veux pas que vous appreniez cette nouvelle par une autre personne que moi, et c'est à vous le premier que j'en fais part, comme à mon ami le plus cher. Tous mes souvenirs affectueux.* — *Andrée.* Et voilà! Après de longs mois de silence, vous daignez vous souvenir de moi au milieu des... surprises de votre cœur, et vous m'en faites le confident, et vous poussez la délicatesse jusqu'à me tenir informé de cette... nouvelle, avant qu'elle arrive à mes oreilles au cours des papotages des salons. Et c'est ce que vous considérez comme le... traitement de l'ami le plus favorisé...

ANDRÉE. — Auriez-vous préféré apprendre mon mariage par un tiers ou un simple billet de part?

HUBERT. — Ah! il n'aurait plus manqué que cela!

ANDRÉE. — J'ai donc bien fait de vous écrire, et vous...

HUBERT. — Mais il ne s'agit pas de cela.

ANDRÉE. — De quoi s'agit-il donc?

HUBERT. — Mais... de votre union, votre union avec M. Guérinel. Oh! je conçois que ce sujet vous soit pénible. Une pareille perspective n'a rien de gai, et si votre cœur ne vous réserve que des surprises comme celle-là...

ANDRÉE. — Eh bien?

HUBERT. — Oh! c'est votre affaire... Vous êtes libre... Vous avez ce bien qui peut faire tant de mal: la fortune. Vous pouvez commettre toutes les erreurs, braver tous les ridicules... et je me garderai bien de... Mais en me mettant, sans même prendre la moindre précaution oratoire, en face de la résolution arrêtée, et presque du fait accompli, vous avez trahi votre embarras.

ANDRÉE. — Mon embarras?

HUBERT. — Mais oui.

ANDRÉE. — Expliquez-vous.

HUBERT. — A quoi bon? Il est trop tard... Et à quand ce mariage?

ANDRÉE. — Je ne sais pas. La date n'est pas fixée. Je n'ai dit oui qu'hier.

HUBERT. — Ah! c'est hier que vous avez dit oui? Vous avez dit oui, comme cela?...

ANDRÉE. — Comment voulez-vous que je le dise? Rien n'est plus simple que ce monosyllabe.

HUBERT. — Oh! c'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel, en effet.

ANDRÉE. — Mais enfin, qu'est-ce que vous avez? Me feriez-vous l'honneur d'être jaloux?

HUBERT. — Non, certes, je n'en ai pas le droit.

ANDRÉE. — Alors?

HUBERT. — Vous devez bien comprendre... Si dégagée que vous soyez des liens qu'un inoubliable amour avait noués entre nous, vous n'auriez pas dû prendre une pareille résolution avant de m'en parler...

ANDRÉE. — J'aurais dû vous demander votre avis, votre consentement peut-être?...

HUBERT. — Je ne prétends pas cela, mais vous auriez pu vous préoccuper de l'impression que produirait sur moi une détermination qui engage toute votre vie, et m'y préparer.

ANDRÉE. — Mais que vous importe? Il y a longtemps que vous ne m'aimez plus. Il y a longtemps que c'est... fini. La mort d'un mari indigne, dont tout, et, par-dessus tout, notre amour me tenait éloignée, m'a donné une liberté que je n'ai jamais eu la pensée d'aliéner pour un autre que pour vous. Vous ne m'aimiez déjà plus, sans doute, lorsque le seul obstacle à notre bonheur vint à disparaître, car vous n'avez rien fait pour le consolider, ce bonheur, et le purifier en le rendant avouable. Si vous m'aviez encore aimée, je serais aujourd'hui votre femme, mais vous ne m'aimiez plus... M'avez-vous même jamais aimée?

HUBERT. — Comment pouvez-vous dire cela?

ANDRÉE. — Oh! je sais bien, vous me désiriez encore; mais comme je me dérobaux à vos recherches, durant les premiers mois de mon veuvage, vous vous êtes éloigné de moi. Avec votre nature inférieure d'homme, vous n'avez pas compris le sentiment qui dictait ma réserve... Vous ne savez pas combien il y a de charme, pour nous autres, femmes, à voir le cœur l'emporter sur les sens...

HUBERT. — J'avoue que...

ANDRÉE. — Oui, vous êtes ainsi faits, vous, les hommes; l'amour, pour vous, est le perpétuel cri du moi, du moi qui désire et du moi qui triomphe. Il m'a suffi, pour perdre votre amour, de lui demander un sacrifice pour le mien. Dans la mort de mon mari vous n'avez vu, vous, qu'un accident... heureux qui allait rendre nos relations plus faciles, partant plus agréables. Cette mort, pour vous, était une fin, la fin de vos inquiétudes. Pour moi, elle était un commencement, le commencement de ma véritable existence, celle que mon amour avait promise à mon cœur, celle que nous nous étions jurée l'un à l'autre par un serment muet... du moins je l'avais cru.

HUBERT. — Vous ne vous étiez pas trompée.

ANDRÉE. — Oui, je sais bien, lorsque rendue libre je vous ai fait lire au fond de mon cœur la secrète pensée de devenir un jour la compagne légitime de votre vie, j'ai bien vu que vous n'étiez pas éloigné de partager mon rêve.

HUBERT. — Comment pouvait-il en être autrement?

ANDRÉE. — Oh! vous ne paraissiez pas aussi résolu que moi, et je ne suis pas sûre que vous auriez pris les devants.

HUBERT. — Qu'est-ce qui a pu vous faire croire?

ANDRÉE. — Enfin, soit. Il y avait entre nous, à ce sujet, un accord tacite, je le veux bien. Mais où le désaccord s'est manifesté — trop nettement, hélas! — c'est lorsque je vous ai demandé de renoncer à moi, tout en me gardant fidèlement votre amour, jusqu'au jour où je pourrais légalement, devant tous, m'en enorgueillir. Quel accueil vous avez fait à cette prière! J'ose à peine m'en souvenir. C'est pourtant vous qui auriez dû offrir à ma pudeur d'amante le renoncement momentané que j'espérais de votre délicatesse. Mais vous n'avez pas compris, ou pas voulu comprendre, et j'en étais réduite à défendre mes scrupules contre l'affolement de votre obsession.

HUBERT. — Non, je n'ai pas compris, je l'avoue, et je ne comprends pas encore. Oh! je rends hommage à la noblesse de vos sentiments; mais que voulez-vous? Je ne suis qu'un homme. Vous l'avez dit, nous avons peut-être une nature inférieure, mais

ces raffinements de conduite dans l'amour déconcerteraient les plus délicats d'entre nous.

ANDRÉE. — La vie, toute la vie est pourtant faite de ces nuances.

HUBERT. — Vous appelez cela une nuance? Dites: une subtilité.

ANDRÉE. — Une préciosité, peut-être? Eh bien, soit; mais cette préciosité sentimentale, au lieu d'être un ridicule de l'esprit, est une parure du cœur. C'est plus et mieux que cela, c'est, pour la conscience, une aide passagère dont son infirmité a besoin.

HUBERT. — Malheureuse, qui noie son bonheur dans de vaines finesses!

ANDRÉE. — Le bonheur? Etes-vous bien sûr que nous l'aurions trouvé dans la situation suspecte dont je n'ai pas voulu?

HUBERT. — Mais, cette situation fausse, il y avait longtemps que vous l'aviez acceptée. Permettez-moi de vous dire que vos scrupules étaient un peu tardifs.

ANDRÉE. — Comment, un peu tardifs?

HUBERT. — Mais oui, car il n'y avait rien de changé.

ANDRÉE. — Comment pouvez-vous dire cela? Quand, torturée dans mon foyer, lasse de lutter contre la pire des infortunes conjugales, j'ai succombé, j'avais, ou je pouvais me donner l'excuse plus ou moins valable dont les épouses malheureuses couvrent leur faute. Mon mari était mon excuse. Oui, cela peut paraître paradoxal, et ce n'est pas d'une morale bien relevée, je le confesse, mais on trouve dans le monde, pour ce péché, des indulgences qui encouragent bien des faiblesses.

HUBERT. — Oui, le monde est une société d'encouragement au mal. Il couvre les fautes que chacun de ses membres, individuellement, réprouve... surtout ceux qui les commettent...

ANDRÉE. — Aussi bien me soucie-je fort peu de l'opinion du monde, mais je tiens à la mienne. Et que voulez-vous que je pense de moi, si, une fois libre, pouvant disposer de mon être, je me jette à l'amour comme une fille, oublieuse de mon propre respect, dédaigneuse du respect de l'homme auquel je m'abandonne toute entière?

HUBERT. — Eh! Eh! Que de grands et gros mots! Et à quelle ombre en avez-vous? Le respect de soi? La femme qui aime n'a pas le temps d'y penser. Le respect de l'être aimé? Elle y croit toujours. Et d'ailleurs, qu'importe? Aimons! Aimons quand nous pouvons, comme nous pouvons... mais aimons!... Tout le reste n'est rien!

ANDRÉE. — C'est bien une morale d'homme.

HUBERT. — La morale n'a pas de sexe, et l'amour n'a pas de morale.

ANDRÉE. — Quel blasphème! Comme si l'amour sans morale n'était pas, le plus souvent, du vice! Aimons! Oh! oui, aimons, mais respectons notre amour si nous voulons en faire de la beauté, si nous voulons en faire du bonheur. Tel était mon rêve lorsque j'ai entrevu la possibilité de vous aimer au grand jour. Ce que vous appelez une subtilité m'est apparu alors comme un devoir, comme un besoin de mon âme. Libre, je devenais la fiancée, celle qui attend l'heure... et, comme si la mort anéantissant ma vie de femme et m'apportant l'indépendance faisait de moi une jeune fille, je voulais rester pure jusqu'au moment où je pourrais mettre ma main dans la vôtre. Je vous ai prié de faire à notre amour, par respect pour notre amour même, le sacrifice de

vos désirs. Mais cette... subtilité, comme vous dites, vous condamnait à une réserve dont vous ne pouviez pas vous accommoder. Vous avez mieux aimé me perdre tout à fait que d'être privé de moi un seul jour. Vous m'avez abandonnée parce que vous ne m'aimiez pas.

HUBERT. — Oh! Je...

ANDRÉE. — Non, vous ne m'aimiez pas. Ce que vous aimiez, ce que vous recherchiez, c'était l'amour que je vous donnais, car je vous aimais ardemment, follement, vous le savez...

HUBERT. — Vous dites que vous m'avez passionnément aimé, et vous allez vous donner à un autre! Vous supportez la vision d'un autre être à qui vous livrez la clé de votre âme avec les secrets de ce corps dont pas une place ne... Et l'ombre de notre amour ne s'élèvera pas entre cet homme et vous? (Avec amertume.) La Bruyère a bien raison de le dire: « Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle. »

ANDRÉE, d'un air dégagé, dissimulant son émotion. — Tiens... c'est La Bruyère qui a dit cela?

HUBERT. — Oui, c'est La Bruyère, et il connaissait les femmes, celui-là. Mais laissons La Bruyère. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Oh! non! Il s'agit de M. Guérinel... Guérinel! un benêt, une nullité, un zéro. Guérinel... mais ça n'existe pas...

ANDRÉE. — Vous oubliez que vous parlez d'un homme qui va devenir mon mari; mais, s'il n'existe pas, cet homme, pourquoi l'accablez-vous?

HUBERT. — Il n'existe pas... (Embarrassé.) Non, sans doute, il n'existe pas, mais il va exister... Il va être le mari de M^{me} Guérinel... M^{me} Guérinel, vous! c'est grotesque!

ANDRÉE, raillant. — Bon! c'est moi que vous ridiculisez, maintenant. Mais, qu'est-ce que cela peut bien vous faire que je sois M^{me} Guérinel ou madame n'importe qui? Cela ne vous intéresse pas.

HUBERT. — Cela m'intéresse beaucoup, au contraire. Il m'est pénible de voir la femme que j'ai aimée devenir l'épouse du premier imbécile venu.

ANDRÉE. — Rassurez-vous, mon ami, le bonheur, dans le mariage, ne dépend pas des qualités de l'esprit, mais de celles du cœur... et... Hilaire est la bonté même.

HUBERT. — Qui ça, Hilaire?

ANDRÉE. — Mais... M. Guérinel.

HUBERT. — Il s'appelle aussi Hilaire?... Il est complet.

ANDRÉE. — Non, il n'est pas... complet, il lui manque votre distinction, votre élégance, votre haute culture. Il n'a pas un nom retentissant comme celui d'Hubert Delcour, mais je serai très heureuse avec lui, soyez sans inquiétude.

HUBERT. — Mais ce n'est pas cela. Vous ne comprenez pas.

ANDRÉE. — Quoi donc, alors?

HUBERT. — C'est pourtant bien simple. Voyons, supposez un collectionneur qui, pour une raison quelconque, se dessaisit d'une toile à laquelle il tenait par-dessus tout, qui était le morceau le plus rare de sa galerie, croyez-vous qu'il lui soit indifférent d'apprendre que l'objet de sa prédilection est tombé entre les mains d'un goujat? Il aimerait mieux le voir détruit.

ANDRÉE. — Je suis flattée de la comparaison. Vous me traitez en vieux chef-d'œuvre, et vous ne sauriez croire à quel point je suis fière d'être cata-

loguée dans votre... collection sous le numéro un. C'est charmant, en vérité.

HUBERT. — Comment pouvez-vous croire?

ANDRÉE. — Je crois que, comme votre collectionneur, vous n'êtes qu'un vilain égoïste, un vaniteux, un orgueilleux.

HUBERT. — Oh!

ANDRÉE. — Oui, un orgueilleux qui ne pense qu'au succès. Au fond, vous seriez fier de pouvoir vous dire: « M'ayant aimé, elle n'aimera jamais plus. »

HUBERT. — C'est bien possible, et les sentiments bas que vous me prêtez se cachent peut-être dans les replis secrets du cœur des amants, comme la lie au fond de la bouteille; mais cette lie de l'amour c'est encore de l'amour.

ANDRÉE. — C'est de l'égoïsme. C'est de l'orgueil. Vous êtes ainsi faits, vous autres, hommes; quand vous avez de l'empire sur une femme, vous voulez qu'il se prolonge même au delà de votre abdication et que le souvenir de votre délicieux règne suffise à remplir la vie de cette femme. Vous vous étonnez que nous cherchions à nous refaire une existence pour remplacer celle que vous avez brisée; et votre despotisme inavoué irait, si l'on ne s'y dérobaient pas, jusqu'à nous dicter notre conduite dans l'avenir. Ah! les bons tyrans que nous avons là!

HUBERT. — Oui, c'est ainsi que nous sommes faits. Même quand nous avons cessé de vous aimer, nous sommes froissés à la pensée qu'un autre vous aura, parce qu'en effet, pour nous, la possession est le premier et le dernier terme de notre désir. A quoi bon se le dissimuler? N'est-ce pas une loi de la nature? Et sommes-nous, comme vous dites, des êtres inférieurs pour être, en quelque sorte, dominés par cette loi?...

ANDRÉE. — La loi de l'éternel masculin.

HUBERT. — Croyez-vous, vous-même, pouvoir vous en affranchir sans cesser d'aimer? La femme qui ne cède pas à cet instinct, à ce besoin de possession, la femme qui appelle le devoir ou la raison au secours de ses sens, n'aime pas, et l'amour platonique dont, par parenthèse, Platon serait bien surpris d'être le parrain, lui qui, dans son culte de la Beauté, montrait le corps comme le chemin de l'âme, l'amour platonique n'est, le plus souvent, que coquetterie. Si nous sommes des libertins, vous êtes des coquettes. Nous avons du moins sur vous un avantage, celui de la sincérité.

ANDRÉE. — La sincérité? Dites donc le cynisme... Mais à quoi bon cette querelle entre nos deux sexes? Vous êtes toujours éloquent, mais vous avez cessé d'être galant, mon ami. (Sur un ton railleur.) M. Guérinel a, des femmes, une opinion plus favorable, et...

HUBERT. — Ah! ah! l'opinion de Guérinel... l'opinion d'Hilaire sur les femmes!...

ANDRÉE. — Oh! ce n'est pas un collectionneur, celui-là, mais il n'est pas nécessaire d'avoir une galerie pour être un amateur éclairé. (Le valet de chambre entre et remet une carte à Andrée. Au valet de chambre.) Qu'est-ce que c'est? (Elle lit la carte en souriant malicieusement.) Faites attendre dans le petit salon, et servez le thé. (Elle dépose la carte sur la table, Hubert prend son chapeau et fait mine de se retirer.) Que faites-vous?

HUBERT, ému. — Je vous laisse... je me retire.

ANDRÉE, cherchant à le retenir. — Mais...

HUBERT. — Ah!... J'ai eu tort de venir. Pourquoi

aussi m'avez-vous écrit cette lettre? Vous deviez bien penser que je viendrais.

ANDRÉE, avec une malice dissimulée. — Evidemment.

HUBERT. — Et que... Ah!... Adieu!

ANDRÉE, elle lui reprend son chapeau. — Allons, remettez-vous. Nous venons de nous disputer comme s'il y avait encore de l'amour entre nous. C'est absurde. Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi.

HUBERT. — Je vous demande pardon... J'ai été un peu vif.

ANDRÉE. — Et moi, donc?

HUBERT. — Ce qui est absurde, c'est que tout ce que nous venons de dire ne sert à rien et ne change pas la situation.

ANDRÉE, détachée. — C'est certain.

HUBERT, montrant la pièce voisine. — C'est un amateur?

ANDRÉE, après un temps. — Oui.

HUBERT. — Guérinel, sans doute?

ANDRÉE. — Précisément. (Le valet de chambre apporte le thé avec deux tasses seulement.) Voilà le thé. (Au valet de chambre.) Vous avez introduit ce monsieur dans le petit salon?

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, madame.

ANDRÉE. — Dites-lui que je vais le recevoir dans un instant.

Le valet de chambre sort.

HUBERT. — Allons, adieu, adieu!

ANDRÉE. — Ne vous en allez pas. Vous voyez bien qu'il y a deux tasses.

HUBERT. — Je vois bien, mais... (Montrant la pièce voisine.) et lui?

ANDRÉE. — Qui ça?

HUBERT. — Comment, qui ça?... Lui, parbleu, l'amateur.

ANDRÉE, moqueuse. — Ah! oui, M. Guérinel... Eh bien, vous boirez tous les deux dans la même tasse.

HUBERT. — Pouah! quelle horreur!... La plaisanterie est un peu... grosse, chère amie, et vous avez une façon de me congédier qui...

Il reprend son chapeau.

ANDRÉE, câline. — On ne vous congédie pas... on vous prie de rester. (Elle lui retire son chapeau de la main.) ...et on vous donne à goûter... Vous ne goûtez plus, maintenant, comme autrefois?

HUBERT, étonné. — Mais... si... je... au contraire... Mais alors?

Préoccupé, il regarde du côté de la pièce voisine.

ANDRÉE, câline. — Venez vous asseoir là... Allons, venez, venez. (Servant le thé.) Deux morceaux, n'est-ce pas?... Vous l'aimez bien sucré, je me souviens.

HUBERT. — Ah! vous vous souvenez?

ANDRÉE. — De quoi? (Rêveuse.) Ah! des morceaux de sucre? Oui, oui, je me souviens.

HUBERT, tendre. — Vous rappelez-vous dans notre petit nid, le jour où vous vous êtes brûlé les doigts avec la théière? Vous avez poussé un cri que j'entends encore. Je n'avais à ma disposition que mes lèvres et ma tendresse. Vous n'avez pas voulu d'autres soins... et ce jour-là... nous n'avons pas goûté plus avant. Vous souvenez-vous?

ANDRÉE. — Oui, je me souviens... je me souviens de tout... quoi qu'en dise La Bruyère.

HUBERT, troublé. — Andrée!

ANDRÉE, se ressaisissant et lui offrant une tasse de thé. — Prenez garde, il est très chaud! (Hubert fait fondre le sucre en ricanant.) Qu'est-ce que vous avez? Pourquoi riez-vous?

HUBERT. — Ah! c'est délicieux! Je vais boire le thé de M. Guérinel.

ANDRÉE, se servant, mélancolique. — Voilà bien l'homme! Il aime mieux goûter amèrement le bien d'autrui que de savourer doucement le sien.

HUBERT. — Que voulez-vous dire?

ANDRÉE, rêveuse. — Rien.

Elle essuie furtivement une larme.

HUBERT, la regardant longuement. — Savez-vous que vous êtes plus jolie que jamais?

ANDRÉE. — Oh!

HUBERT. — Je vous assure. (Il se rapproche d'Andrée.) Cette coiffure vous va mieux que l'autre.

ANDRÉE. — Quelle autre?

HUBERT. — Mais... celle d'avant.

ANDRÉE. — Vous trouvez?... C'est la même.

HUBERT. — Non... il me semble que c'est plus léger, plus vaporeux... (Plus pressant.) Et le petit grain de beauté derrière l'oreille?...

ANDRÉE, s'écartant un peu. — Il est toujours à sa place. Il ne voyage pas, lui.

HUBERT. — Il est bien heureux!

ANDRÉE, après un temps. — Vous n'avez jamais éprouvé le besoin ou simplement le désir de me... revoir... comme aujourd'hui, dans la douce intimité des souvenirs?

HUBERT, troublé. — Oh! combien de fois me suis-je senti attiré vers vous par une force irrésistible! Il m'en a fallu, du courage, allez, pour me ressaisir et pour...

ANDRÉE, troublée. — Mais pourquoi tout ce courage?

HUBERT. — Parce que... parce que j'avais peur.

ANDRÉE. — De qui?

HUBERT. — De vous... de moi... que sais-je?... Ce que vous appelez votre rêve, Andrée, vous l'avez deviné, c'était ma plus chère ambition. Seulement, moi aussi, j'avais mes scrupules... Votre fortune...

ANDRÉE. — Ma fortune?

HUBERT. — Oh! je sais bien... c'est absurde... j'aurais dû... mais je n'ai pas osé. Et puis...

ANDRÉE. — Et puis?

HUBERT. — Je ne sais comment vous dire cela... Vous allez encore me traiter d'égoïste... Vous allez vous fâcher...

ANDRÉE. — Mais non! mais non! Après?

HUBERT. — Que voulez-vous? j'hésitais.

ANDRÉE. — Ah! vous en convenez.

HUBERT. — Oui, j'en conviens. Vous avez vu clair. Dame, on ne prend pas une détermination aussi grave sans réfléchir... surtout à mon âge... quand on a arrangé sa vie autrement... C'est un peu votre faute, aussi... Pourquoi m'avez-vous rendu si heureux?... Car j'étais très heureux, et je pensais, je vous l'avoue, que cela pourrait continuer ainsi... toujours...

ANDRÉE. — Comment, toujours? Vous venez de dire que...

HUBERT. — Non, non, pas toujours... mais encore quelque temps. Ensuite...

ANDRÉE. — Ensuite?

HUBERT. — Eh bien, je serais allé au-devant de votre désir... Mais maintenant...

ANDRÉE. — Maintenant?

HUBERT. — Oh! maintenant, je ne sais plus... Je sens que j'ai eu tort d'hésiter... Je revis le passé en

me retrouvant là, près de vous... et en prenant cette petite main dans la mienne...

Il lui prend la main et la porte à ses lèvres.

ANDRÉE, se dégageant, montre d'un geste à Hubert la pièce voisine où attend le visiteur. — Chut!

HUBERT, décontenancé. — Oh! oui... c'est juste... l'autre... (Avec dépit.) Ah! (Il rencontre des yeux la carte de visite déposée sur la table et la prend machinalement. Andrée la lui enlève prestement et en riant avant qu'il ait eu le temps de la lire.) Que faites-vous?

ANDRÉE. — Vous voyez, je reprends cette carte.

HUBERT. — Pourquoi? Il n'y a pas d'indiscrétion, je suppose, à jeter les yeux sur une carte de visite... à moins qu'il n'y ait un mot dessus... Oh! pardon! (Avec force.) Un mot intime, peut-être?... (Andrée, malicieusement, fait un signe affirmatif.) Montrez-moi cette carte, je vous en prie.

ANDRÉE. — A quoi bon?

HUBERT. — Je voudrais voir.

ANDRÉE. — C'est sans intérêt.

HUBERT. — C'est sans intérêt pour vous parce que vous savez ce qu'il y a dessus.

ANDRÉE. — Vous êtes aussi avancé que moi, car vous n'ignorez pas ce qu'il y a dessous.

HUBERT. — Ne plaisantez pas, c'est très sérieux.

ANDRÉE. — Ah! vous me faites rire.

HUBERT. — Donnez-moi cette carte.

ANDRÉE. — Qu'est-ce que vous voulez en faire?

HUBERT. — Rien, je voudrais savoir.

ANDRÉE. — Non, ce n'est pas cela, vous voulez avoir la preuve de ce que vous souffrez de savoir.

HUBERT. — Je voudrais savoir ce que cet homme vous a écrit.

ANDRÉE. — Voulez-vous que je vous le lise?

HUBERT, avec émotion. — Oh! non! non! pas vous!

ANDRÉE. — Alors?...

Elle fait mine de déchirer la carte.

HUBERT, tendre. — C'est donc bien brûlant ce qu'il y a là-dessus?

Il montre la carte.

ANDRÉE. — Oui, beau papillon, c'est de la flamme, et je craindrais pour vos ailes.

HUBERT, avec mélancolie. — Oh! mes ailes! mes ailes! Il y a longtemps qu'elles sont cassées.

ANDRÉE. — Bah! ça se raccommode...

HUBERT. — Non! non! Il est des chutes dont on ne se relève pas... (Accablé.) Ah! vous ne savez pas combien est profonde la détresse de mon cœur! C'est maintenant que je sens combien je vous aimais.

ANDRÉE, radieuse. — C'est vrai? Vous regrettez?... Allons, tenez, lisez.

Elle lui remet la carte.

HUBERT, lisant, d'un air stupéfait. — *Jacob Dietzman, Antiquités... Au petit bonheur.* (Parlé.) Comment? Ce...

ANDRÉE. — Vous voyez, mon ami, moi aussi, je collectionne.

HUBERT, montrant la pièce voisine. — Ce n'est donc pas... lui? Mais alors, Andrée!... Tu ne... vous n'êtes pas...

ANDRÉE. — Fiancée? avec... Oh! comment avez-vous pu croire, vous?

HUBERT. — Mais... Et la lettre de ce matin?

ANDRÉE. — Mensonge!

HUBERT. — Les surprises du cœur?

ANDRÉE. — Piège!

HUBERT. — Guérinel?

ANDRÉE. — Comparez. Grande utilité.

HUBERT. — Savez-vous que vous êtes très forte, madame!

ANDRÉE. — Si c'est être forte que d'aimer, oui, je suis très forte... surtout maintenant...

Elle se blottit contre lui.

HUBERT. — Ah! insensés! combien d'heures exquises nous sommes-nous volées l'un à l'autre! Et dire que si tu ne m'avais pas écrit, nous aurions continué, chacun de notre côté, à attiser dans notre cœur l'orgueil de sa souffrance!

ANDRÉE. — Dis donc, ce pauvre Guérinel, s'il savait...

HUBERT. — Oh! encore!... Mais, dis-moi, il ne t'a pas fait la cour? Ce n'est pas à lui que tu écrivais quand je suis entré?... tu sais, ce papier que tu as glissé précipitamment dans ce livre?

ANDRÉE. — Vilain curieux! C'est une pensée que je copiais. (Elle lui remet le livre.)

HUBERT. — La Bruyère... Tiens, toi aussi, tu cultives La Bruyère? Je peux lire? (Assentiment d'Andrée. Il lit.) *Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus et se console, une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure inconsolable.*

ANDRÉE. — Eh bien, qu'as-tu à dire? En voilà un qui connaissait bien les hommes!

HUBERT. — Oh! tu sais, les moralistes se trompent quelquefois, même les anciens. Tout cela, vois-tu, c'est de la littérature... J'ai éclaté quand tu m'as rendu à moi-même, j'ai éclaté — je le confesse à La Bruyère, et je t'en demande pardon — mais je ne me suis pas consolé, je te le jure.

ANDRÉE. — Sans doute parce que je n'ai pas cessé de t'aimer.

HUBERT, l'attirant dans ses bras. — Ah! ma femme!... ma chère femme!

RIDEAU



C 8835